

ANNA GRUE

LE DÉTECTIVE CHAUVE



Gaia
polar

ANNA GRUE

LE DÉTECTIVE CHAUVÉ

Traduit du danois par Frédéric Fourreau

Le bien nommé Détective chauve reprend du service. Dan Sommerdahl est contacté par un couple de Christianssund, investi dans la paroisse locale pour madame et dans la politique pour monsieur. Leurs deux premiers enfants sont morts à 16 ans et 27 jours précisément. Une inquiétante coïncidence. Ils se sont décidés à faire appel à Dan, car l'échéance approche pour leur troisième et dernier enfant : dans peu de temps, le 4 juillet.

Sur fond du mythique festival de Roskilde, le compte à rebours est lancé pour le Détective chauve.

Celui-ci nage entre deux eaux, séparé de Marianne mais pas vraiment heureux avec Kirstine. La vie de famille lui manque. Mais laquelle ? Saura-t-il trancher, fonder un nouveau foyer ou reconquérir l'ancien ?

Anna Grue est danoise. Elle débute sa carrière comme graphiste puis journaliste dans la presse écrite. En 2005, elle publie son premier roman et décide, deux ans plus tard, de se consacrer entièrement à la littérature.

Dan Sommerdahl est le héros d'une série constituée notamment de *Je ne porte pas mon nom*, *Le baiser de Judas*, *L'art de mourir*, et *Le Détective chauve*.

Le Détective chauve

du même auteur
chez le même éditeur

Je ne porte pas mon nom (2010)

Le baiser de Judas (2012)

L'art de mourir (2014)

Anna Grue

Le Détective chauve

traduit du danois par Frédéric Fourreau

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Den skaldede detektiv

Illustration de couverture :
© Gordana Sermek / Thinkstock
© Plainpicture / Whatapicture

© Anna Grue, 2010.
Publié avec l'accord de Lars Ringhof Agency ApS, Copenhague.
© Gaïa Éditions, 2015, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-654-8

*À Rune, Astrid et Johan,
les ex-adolescents les plus adorables au monde*

Canicule en avril

*They fuck you up, your mum and dad
They may not mean to, but they do
They fill you with the faults they had
And add some extra, just for you*

Extrait de *This be the verse* de Philip Larkin

I

24/04/2009 17 h 48

LE CHAUVÉ QUITTE L'APPARTEMENT. IL TRAVERSE LA RUE ET, DEPUIS LE TROTTOIR OPPOSÉ, LÈVE LES YEUX VERS LA FENÊTRE DE LA BONTÉ. ELLE SE TIENT LÀ-HAUT. ILS SE FONT SIGNE. LE CHAUVÉ S'ÉLOIGNE EN DIRECTION DU PARKING DE LA PLACE D'ISRAËL. LA BONTÉ M'APERÇOIT. ELLE M'ADRESSE LE CODE DE CE JOUR ET LAISSE RETOMBER LES RIDEAUX. NIVEAU D'ALERTE 6-8.

Mogens rangea son stylo-bille dans son calepin rouge, puis glissa celui-ci dans son sac à dos jaune où se trouvaient également un portefeuille, un appareil photo numérique, une banane, un paquet de biscuits, un gobelet en plastique et une bouteille de Coca-Cola remplie d'eau du robinet.

Il aurait pu retourner à son appartement où il se sentait en sécurité. Et regarder un épisode des *Violettes blanches* en DVD. L'idée était plutôt tentante. Ce vendredi avait été interminable et il était fatigué. D'un autre côté, il avait des responsabilités. Maintenant que le Chauvé était parti, la Bonté était en effet seule chez elle.

Mogens devait lui prouver qu'elle pouvait compter sur lui. Il se dirigea vers le parc de Nørrevold. Depuis l'un des bancs, il aurait vue sur la porte de l'immeuble, du moins tant qu'aucun bus ou camion ne stationnerait devant. Il consulta sa montre. En tout cas, il pourrait reposer ses jambes endolories. Car il savait d'expérience que, si la Bonté avait prévu de sortir, elle mettrait au moins une heure à se préparer.

Il sortit sa banane de son sac à dos et commença à l'éplucher, le regard rivé sur la porte d'immeuble qui était située à une cinquantaine de mètres devant lui. Mogens était capable de rester assis pendant des heures sans bouger. Il était rare que l'on vienne le déranger. Qui aurait voulu adresser la parole à ce petit homme avec son imperméable et son sac à dos jaune ? Mogens avait beau être toujours propre sur lui, bien habillé, soigneusement coiffé de manière à dissimuler son crâne dégarni, il était impossible de ne pas remarquer qu'il était différent. Et pour ne rien arranger,

il parlait tout seul. À voix haute. La plupart des gens étaient aussi effrayés par lui que lui par eux.

Enfin, à une exception près : la Bonté et lui n'avaient pas peur l'un de l'autre. Il l'avait découverte dans le feuilleton télévisé *Les Violettes blanches*, où elle jouait le rôle d'Anita, et avait tout de suite vu qu'elle était quelqu'un de bien. Pendant quatre saisons, il avait suivi les aventures d'Anita, ses amours, ses déceptions, sa grossesse, la venue au monde de son enfant mort-né, son divorce. Il éprouvait pour elle des sentiments qu'il n'avait jamais éprouvés pour personne dans la vraie vie. Lorsque le feuilleton s'était arrêté, il s'était empressé d'acheter le coffret DVD avec les quatre saisons complètes, si bien qu'il pouvait revoir tous les épisodes chaque fois qu'il en avait envie. Ce qui lui arrivait souvent. À une époque, Mogens visionnait *Les Violettes blanches* sans interruption du matin jusqu'au soir.

Mogens avait mis du temps à comprendre qu'Anita lui envoyait des messages codés. C'étaient en général des appels à l'aide. Elle avait besoin de sa protection. Bien évidemment, il aurait été tout à fait disposé à répondre à ses appels, si seulement cela avait été possible. En effet, ils se trouvaient tous les deux d'un côté de l'écran. C'est pourquoi, un beau jour, il avait décidé de retrouver Anita dans la vraie vie. Il savait qu'elle s'appelait Kirstine Nyland. Son nom était même dans l'annuaire, aussi n'avait-il eu aucun mal à la localiser. Puis il l'avait suivie et lui avait demandé un autographe afin de se procurer une couverture pour sa véritable mission.

Mogens n'était pas idiot. Il savait pertinemment qu'Anita était un personnage de fiction, tandis que Kirstine Nyland était réelle. C'étaient deux personnes distinctes, se rappelait-il souvent. Mais dès le début, Kirstine avait paru soulagée de constater que les appels d'Anita avaient enfin été entendus. Elle lui avait adressé un sourire amical, presque affectueux. Dans son esprit, les deux femmes s'étaient rapidement confondues pour ne plus en former qu'une seule. La Bonté. La femme parfaite. La plus généreuse, la plus gentille de toutes.

Peut-être un peu trop gentille, même. Or les gentils devenaient souvent des victimes. Mogens approchait de la cinquantaine et il avait vu un tas de films au cours de sa vie. Et c'était toujours la même chose. Les femmes gentilles étaient violées,

trompées, harcelées, escroquées, battues, voire assassinées par les méchants. Nul doute que la Bonté finirait, tôt ou tard, par s'attirer des ennuis. Il le savait. C'était inévitable. Voilà pourquoi elle lui envoyait des signaux secrets. La Bonté avait besoin d'un protecteur et c'était Mogens qu'elle avait choisi pour veiller sur elle.

Une fois sa banane terminée, il se leva pour jeter la peau. La poubelle était pleine de petits sacs noirs, la plupart soigneusement noués. Au moment où il se pencha dessus, il fut assailli par une odeur d'excréments canins. L'espace d'un instant, son esprit se brouilla, puis il se rappela où il se trouvait et lâcha le couvercle de la poubelle qui s'abattit avec fracas. Il recula. Des crottes de chiens. Beurk.

Lorsqu'il se retourna, il vit que deux femmes s'étaient arrêtées devant chez la Bonté. L'une d'elles portait un bébé potelé dans ses bras, tandis que l'autre s'affairait à replier la poussette. Puis la porte s'ouvrit et elles entrèrent.

Mogens s'élança. Bien sûr, elles pouvaient très bien rendre visite à d'autres habitants de l'immeuble, mais l'espoir était permis. Il se posta de manière à voir à travers les fenêtres de la cage d'escalier. Ainsi, il put suivre leur ascension, étage après étage, palier après palier. Une fois parvenues au troisième étage, les femmes disparurent. Avec un peu de chance, elles avaient pris à droite...

La lumière de la cage d'escalier s'éteignit. Mogens retint son souffle. Les rideaux des deux appartements restèrent désespérément immobiles pendant plusieurs minutes. Aucun signe de vie. Puis, tout à coup, la Bonté apparut à sa fenêtre, tenant le bébé grassouillet contre sa poitrine, les lèvres collées sur son crâne duveteux. Elle se tourna vers Mogens, leurs regards se croisèrent pendant une fraction de seconde, puis elle s'écarta de la fenêtre et disparut.

Mogens avait capté son message : le niveau d'alerte était désormais de 2-7. Ce qui signifiait qu'il pouvait rentrer chez lui.

« ... et maintenant, j'ai quelque chose à te dire, maman. » Dan Sommerdahl se tourna vers celle dont ils fêtaient l'anniversaire et, aussitôt, les convives firent silence. Il posa une main sur son épaule. « Quand j'étais enfant, tu étais la personne la plus importante à mes yeux. J'imagine que c'est ainsi que tous les enfants du monde considèrent leur mère. Surtout quand elle les élève seule. Mais avec toi, il y avait un truc en plus... » Dan avait préparé un bref discours. En sa qualité de maître de cérémonie, il espérait que les autres suivraient son exemple. Deux minutes plus tard, il concluait par ces mots : « Tu es – et tu seras à jamais – la femme la plus intelligente, la plus magnifique, la plus forte, la plus drôle que j'aie jamais connue. » Les chaises crissèrent sur le parquet de l'auberge quand les quatre-vingt-six convives en tenue de soirée se levèrent pour pousser d'énormes hourras en l'honneur de Birgit Sommerdahl qui, restée seule assise, séchait ses larmes dans sa serviette.

Quelques instants plus tard, tout le monde s'était rassis, sauf Dan. Il demanda à ceux qui avaient prévu une chanson, un discours ou une anecdote croustillante de venir le voir au plus vite. Puis, sous une avalanche de protestations, il précisa qu'aucune intervention ne devrait dépasser cinq minutes et que les toasts où l'on crie un hurra pour chaque année étaient interdits. Sa mère fêtait tout de même ses soixante-quinze ans...

Peu de temps après, tous ceux qui souhaitaient s'exprimer s'étaient manifestés. Dan plia la liste et retourna s'asseoir auprès de sa mère. Elle posa sa main sur la sienne et poursuivit la conversation qu'elle avait entamée avec l'aîné de ses petits-enfants, Rasmus. Le jeune homme, pour l'occasion, avait emprunté à son père un de ses costumes gris sombre et une chemise couleur rouille qu'il n'avait pas pris la peine de boutonner jusqu'au cou. Il s'était fait couper les cheveux récemment et son menton était rasé de frais. Dan avait du mal à reconnaître son fils. On aurait dit un adulte, tout à coup. Un adulte sûr de lui. Rasmus venait enfin – au bout de sa quatrième tentative – d'être reçu à l'École de cinéma et il respirait la joie de vivre.

Le regard de Dan dériva ensuite vers sa fille, elle aussi assise à la table d'honneur. Laura était toujours au lycée. Pourtant, comme son grand frère, elle paraissait soudain adulte. Peut-être était-ce à cause de sa coiffure, une lourde natte quasiment identique à celle de sa grand-mère. Ou bien sa robe rétro serrée à la taille qu'elle avait dû se procurer dans une boutique de vêtements d'occasion. Ou tout simplement parce que, désormais, il ne la voyait plus tous les jours.

Marianne avait été placée à la table numéro trois. Son épouse. Ou plutôt son ex-épouse. Ex-petite amie, ex-épouse, ex-emmerdeuse... Non. Là, il était injuste. Marianne ne s'était jamais mal comportée envers lui. Au contraire, elle avait fait preuve d'une loyauté et d'une intégrité incroyables tout au long du divorce dont il avait été la cause. Certes, elle avait été blessée, furieuse, humiliée et c'était elle qui avait réclamé le divorce. Mais elle l'avait toujours traité correctement, il fallait le reconnaître.

Heureusement, ils avaient presque fini de rembourser leur pavillon de Gørtlergade, ce qui avait permis à Marianne de le conserver, même si elle avait dû, pour cela, racheter la moitié de Dan. Avec sa part, celui-ci s'était offert une Audi A4 cabriolet d'occasion ainsi qu'un agréable deux-pièces situé sur le mail du port. S'il voyait régulièrement sa chienne et ses enfants, Marianne, en revanche, gardait ses distances. Peut-être son capital tolérance s'était-il quelque peu effrité au cours du divorce. Ce qui, après tout, aurait été naturel.

Elle était engagée dans une conversation animée avec son voisin de table, le bedeau de la paroisse locale. Les yeux sombres de Marianne pétillaient sous sa frange et, comme il l'avait fait des milliers de fois auparavant, Dan se dit qu'elle lui faisait penser à un poney shetland. Petit, musclé, énergique, enthousiaste. Et cette frange raide qu'elle ne pouvait s'empêcher de lisser tout le temps avec ses doigts. Elle renversa la tête en arrière en riant et croisa le regard de son ex-mari. Elle s'empressa de détourner les yeux, comme si sa simple vue suffisait à la blesser. Il sentit ses oreilles rougir.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Dan ? »

Il se tourna vers sa sœur. « Oh, tu sais bien, Bente, dit-il en haussant les épaules. Je ne m'y habituerai jamais.

– Bien sûr que si, tu finiras par t’y habituer. Ça ne fait pas encore un an. Ça prend du temps, ces choses-là.

– J’ai entendu dire que c’était plus facile pour les femmes ? »

Cette fois, c’est elle qui haussa les épaules. « Ça ne l’a pas été pour moi, en tout cas, dit-elle. Au contraire, c’était très dur. Enfin... ça l’est toujours un peu d’une certaine manière.

– Il continue de t’appeler ?

– Oui, de jour comme de nuit. » Bente fit une grimace. « On peut dire qu’il a le don pour me déranger. Il appelle tout le temps quand je viens de m’endormir ou quand j’ai des invités à la maison.

– Pourquoi est-ce que tu lui réponds, alors ?

– Parce qu’il a besoin de moi, Dan.

– Donc, c’est bien ce que je disais : c’est plus difficile pour les hommes. »

Bente secoua la tête en souriant.

Dan finit son assiette de soupe. Il avait constamment l’impression d’avoir une dette envers sa sœur. Quelques années plus tôt, alors qu’il enquêtait sur une affaire particulièrement compliquée, Bente Petri avait accepté de l’aider en jouant les appâts. Les choses avaient très mal tourné. Heureusement, comme en témoignait la longue balafre sur la joue gauche de Dan, ce n’était pas Bente qui en avait fait les frais. Malgré tout, il ne s’était jamais tout à fait pardonné de l’avoir mise ainsi en danger.

Il redressa la tête et regarda autour de lui. La plupart des invités avaient terminé leur entrée et les fumeurs commençaient peu à peu à regagner leurs places.

Le moment était venu de passer au discours suivant. Dan se leva et fit tinter son verre avec son couteau.

★

Dès 22 h 50, l’aubergiste envoya ses employés débarrasser les tables, tandis que les convives se retiraient dans la pièce qui, habituellement, abritait le club de fléchettes local. Là-bas, des tasses de café et des petits-fours les attendaient pour les faire patienter le temps de transformer la salle de restaurant en piste de danse.

Dan sortit sur le parking pour passer un coup de fil à Kirstine.

« Alors, vous vous amusez bien ?

– Énormément. C'est incroyable ce que Julius a grandi, Dan. Il arrive presque à se tenir assis, maintenant !

– Super... Vous avez mangé quoi ? Des plats à emporter ?

– Fie est allée chercher des sushis. Ils étaient délicieux. Et chez vous, comment ça se passe ?

– On en est au café.

– Elle est contente de sa soirée ?

– Maman ? Tu parles ! Elle est aux anges.

– Tu as bientôt fini de jouer les maîtres de cérémonie ?

– Oui, Dieu soit loué. Ces gens sont intenable. On a eu droit à tout : chansons, revues de music-hall, concours de devinettes, poèmes... Là, je vais aller me boire une bonne bière bien méritée.

– Donc, tu ne rentres pas dormir ?

– Non, pas ce soir, Kis.

– Si tu veux, je peux prendre un train quand les filles seront reparties. Je t'attendrai à ton appartement...

– Kirstine, je... »

Elle prit une profonde inspiration. « Non, non, pas la peine de te justifier, dit-elle alors. J'ai compris que ma présence n'était pas souhaitée. Passe une bonne soirée. » Sur ce, elle raccrocha. Dan se sentit bête. Dans un sens, elle n'avait pas tort. Sa présence n'était pas souhaitée. En tout cas, pas là, pas maintenant. Tout était encore trop frais.

Au cours des semaines précédentes, ils avaient connu maintes disputes. Toujours pour la même raison : la mère de Dan avait choisi de ne pas inviter Kirstine à ses soixante-quinze ans. Non pas qu'elle la détestait. Au contraire, elle aimait beaucoup Kirstine. Mais Birgit tenait absolument à ce que Marianne, l'ex-femme de Dan, soit présente à son anniversaire. Marianne était tout de même la mère de deux de ses petits-enfants et elle l'avait connue et aimée pendant un quart de siècle. Or, si Marianne venait, Birgit ne pouvait pas inviter aussi Kirstine. Elle ne pouvait pas lui imposer une chose pareille. Pas pour le moment. Il fallait que Dan comprenne. Sur le coup, il s'était senti blessé, mais il avait rapidement fini par accepter la décision de sa mère. Birgit avait raison. Dans un an, peut-être. Mais pas maintenant.

Kirstine, elle, ne l'avait pas aussi bien pris. Elle en avait

même fait une fixation. À ses yeux, cet événement était devenu le symbole du traitement que lui infligeait la famille de Dan – ce qui était particulièrement injuste, dans la mesure où tous l’avaient accueillie à bras ouverts et ce dès le début. Car il en allait toujours ainsi avec Kirstine. C’était le genre de femme que tout le monde aimait. Pas seulement parce qu’elle était une sorte de version brune et moderne de Grace Kelly. Pas non plus parce qu’elle était une comédienne célèbre. Non, si elle séduisait son entourage, c’était tout autant par son caractère. Sa voix chaleureuse, son intensité, son humour. Enfin, tant qu’il n’était pas question de cette fête d’anniversaire. Car, dans ce cas, elle se comportait comme une gamine de CM1.

« Dan Sommerdahl ? Auriez-vous un instant à m’accorder, s’il vous plaît ? » Un homme d’une cinquantaine d’années, solidement bâti et barbu, interrompit le cours de ses pensées.

Ils échangèrent une poignée de main. Dan l’avait aussitôt reconnu. Thomas Harskov était député et, pour de nombreux journalistes politiques, il faisait figure de favori pour prendre dans un avenir proche la tête d’un des deux principaux partis de gauche. Mais Thomas Harskov était surtout connu du grand public à cause du drame qui l’avait frappé. En effet, son fils aîné avait été tué dans un accident de train. D’ailleurs, n’avait-il pas perdu un deuxième enfant ? De vagues souvenirs commencèrent à ressurgir de la mémoire de Dan. Victime d’une overdose ? Les détails de l’affaire lui échappaient. Cela remontait déjà à plusieurs années.

Ils allèrent se servir une bière, puis s’isolèrent dans un coin de la cour afin de discuter tranquillement.

Thomas alluma sa pipe en prenant tout son temps. Puis il lui expliqua que sa femme et lui habitaient à Yderup depuis onze ans et qu’ils avaient fait la connaissance de sa mère à la paroisse. Ils avaient tous les deux une formation d’architecte d’intérieur, possédaient une boutique dans le centre de Christianssund et s’étaient spécialisés dans la restauration des meubles anciens exclusivement danois. Leur affaire était prospère. Bien sûr, ils n’avaient pas fait fortune, mais ils gagnaient bien leur vie.

« Avez-vous des enfants ? » s’enquit Dan. Autant aller droit au but.

« Un fils. Malthe. Il aura bientôt seize ans. »

Thomas tira énergiquement sur sa pipe avant d’expulser la

fumée par la bouche. « En fait, nous en avons eu trois, mais nos deux aînés sont décédés.

– Je suis navré... C'est ce qu'il me semblait. C'était un accident, n'est-ce pas ?

– Deux accidents distincts. Deux jours différents, deux lieux différents.

– Ça a dû être effroyable.

– Pire que tout ce que vous pouvez imaginer... Et c'est justement de ça que nous souhaitions nous entretenir avec vous.

– Nous ?

– Moi et mon épouse. Lene. » D'un mouvement de tête, il désigna une petite femme frêle dans une robe blanche ajustée. Dans ses cheveux, coupés au carré, elle avait un serre-tête argenté et des perles en ambre se balançant à ses oreilles. Elle se tenait près d'un groupe de femmes dont elle semblait suivre la conversation sans y participer activement. « Elle a tenu à ce que ce soit moi qui vienne vers vous. Elle n'avait pas envie d'éclater en sanglots à la fête d'anniversaire de Birgit. Elle n'arrive toujours pas à parler de... de ça... des décès de Rolf et de Gry... sans... » Il but une lampée de bière, reposa son verre sur la table de jardin et le fixa d'un air grave. Le temps de reprendre le contrôle de sa voix. « Pourriez-vous vous charger d'une affaire pour nous, Dan ?

– Ça dépend. Qu'attendez-vous de moi ?

– Que vous découvriez ce qui est réellement arrivé à nos enfants. Pourquoi ils sont morts.

– Vous croyez que...

– Nous sommes convaincus qu'ils ont été assassinés, Dan.

– Deux meurtres successifs maquillés en accidents ?

– Exact.

– Mais... Et la police ? Ils ne sont pas de votre avis ?

– Non.

– Ils ont pourtant l'habitude d'être très rigoureux dans ce genre d'affaires, Thomas. S'ils avaient le moindre doute... Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils ont été assassinés ?

– Il y a un point, en particulier... » Il tira une longue bouffée sur sa pipe avant de poursuivre : « Pourriez-vous passer nous voir chez nous, demain ? Nous vous communiquerons tous les détails. À 14 heures, ça vous convient ?

– Ce ne sera pas possible demain. J’ai un travail urgent à terminer. Ma société de publicité demeure malgré tout ma principale source de revenus, alors...

– Quels sont vos tarifs ? En tant que détective, je veux dire.

– Bien sûr, ce n’est pas gratuit. Et puis ça dépend de la mission. Je vous invite à vous rendre sur mon site Web. Vous y trouverez le détail de mes honoraires. » Dan sortit une carte de visite de sa poche de poitrine et la tendit à Thomas. « Je propose des tarifs à l’heure ou à la journée. Il y a aussi les frais kilométriques. Pour le reste, ça se fait sur présentation des justificatifs. Je facture une fois par mois.

– Très bien. » Thomas glissa la carte dans sa veste.

« Je serai disponible lundi.

– Parfait. Nous n’exigeons qu’une chose : que vous ayez terminé avant le 4 juillet. Ce qui signifie que vous disposez de deux mois et demi.

– Le 4 juillet ? Pourquoi ? Qu’est-ce qui se passe, ce jour-là ?

– C’est le jour où nous pensons que notre troisième enfant se fera assassiner. »